

LES CAILLOUX DE MOUSNY



QUAND les anciens du village d'Ortho voulurent choisir un nouveau berger, ils appelèrent, selon la coutume, les manants au concours. Il s'en présenta du village même et des villages voisins. Et il s'en trouva un que personne ne connaissait. On l'interrogea :

— D'où viens-tu?

— D'au delà des bois.

— Quel est ton père?

— Celui qui est mort.

— Ton nom?

— Glawêne.

— Va pour Glawêne, mon ami. Nul ne peut t'empêcher de concourir, quoique ta mine ne nous revienne pas plus que ça. Tu as le corps trop sec et l'œil trop brillant. Mais ça tient peut-être à ce que tu es d'au delà des bois.

Les épreuves commencèrent.

A la saignée, Glawêne vous enleva du milieu du troupeau, en un tour de main, la brebis désignée, l'assujettit entre ses jambes et l'opéra avant que les autres eussent eu le temps de se retourner.

A la course, on eût dit que ses longues jambes s'allongeaient encore, tant il distança ses concurrents.

A la houlette, on le plaça à la distance convenue de la cible qui était dessinée sur la porte d'une étable, et on lui donna trois boules de terre glaise pétrie qui devaient servir de projectiles. Tous avaient lancé leurs boules qui restaient collées sur la cible, les unes plus loin, les autres plus près du centre. Glawêne assura dans la main sa houlette et, de trois coups bien visés, mit ses projectiles au meilleur point.

Déjà, l'on murmurait contre lui : les anciens émerveillés imposèrent silence.

A l'épreuve du sifflet, il fit partir de son doigt replié dans la bouche et monter dans l'air un son strident comme une déchirure.

Au liolo, par quoi les bergers se saluent de colline à colline et annoncent parfois leur rentrée au village, il chanta si bien ses trois notes : « Liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, lio », que les oiseaux du



Les cailloux de Mousny

... il vit s'avancer un homme jeune. (Page 110.)

voisinage se mirent à voler autour de lui, lui faisant de leur ronde une couronne ailée.

Enfin, il répondit admirablement aux questions sur les remèdes et médicaments à administrer aux ouailles. Ses concurrents eux-mêmes, qui grognaient auparavant, l'acclamèrent comme leur maître.

— Holà donc, Glawêne, déclara le chef des anciens, bien que tu arrives d'au delà des bois et que l'on ignore ton père, tu feras un fameux berger. Nous te nourrirons à tour de rôle, toi et ton chien. En outre, nous te paierons un salaire de trois patards par bête adulte. En plus, tu posséderas une brebis sur dix dans le troupeau commun. Ainsi est le vieil usage. Topons-nous?

— Topons, dit Glawêne.

Glawêne justifia rapidement la confiance des anciens. Jamais le troupeau n'avait été l'objet de tant de sollicitude. Aussi, oubliait-on volontiers et son corps trop sec, et son œil trop brillant, et sa misanthropie. Car il affectait de ne parler à personne. Il fuyait la société et paraissait ne se complaire qu'au milieu de ses moutons. On ne lui connaissait point de parent. On racontait qu'il se privait de tout pour épargner un patard. Il allait, chaussé de sabots, vêtu de haillons recouverts d'une

houppelande rapiécée. Un grand chapeau mou, crasseux, masquait sa figure basanée où les pommettes saillaient dans une barbe hirsute.

Un jour, il acheta une mesure aux murs de torchis, au toit de chaume. Il abattit les murs intérieurs et, de la maisonnette, fit une bergerie où il eut un coin pour dormir avec ses deux chiens roux, aussi rudes que leur maître.

— Te voilà propriétaire, gouailla le chef des anciens qui passait devant le domaine.

— On le dit, acquiesça Glawêne.

— Mais tu as toujours le corps sec et l'œil brillant, hé! hé!

— Toujours! punctua le berger taciturne.

— Bah! pourvu que ton service se fasse! Après tout, il n'est pas donné à tout le monde de venir d'au delà des bois.

En vérité, le service se faisait bien. Mais Glawêne devenait plus avare, plus sale, plus renfrogné. Il ne répondait même plus au bonjour des passants. Les enfants le craignaient. Jamais nul d'entre eux ne se serait avisé de caresser la toison fournie de l'un de ses moutons, certes les plus dodus à dix lieues à la ronde.

— Mais que fais-tu de ton argent? lui demandaient les habitants du village.

Car personne, mieux que Glawêne, ne savait conclure un marché avec les marchands de laine et les bouchers, qui recherchaient ses produits.

On disait bien que, deux fois par an, il se rendait au chef-lieu du canton. Les mieux informés assureraient qu'il portait son or chez le notaire. Quelques-uns, par jalousie, souhaitaient une banqueroute qui engloutît le pécule de cet hurluberlu.

Glawêne sentait la malveillance générale : il n'y prenait garde. Il allait comme si le monde n'eût pas existé, indifférent à tout et à tous, sauf à son troupeau qu'il choyait comme une mère choie ses enfants.

Or, une fois qu'il était dans les landes, une pauvre femme lui demanda l'aumône.

— Je n'ai plus mangé depuis un long jour, confessa-t-elle, suppliante.

— Mange-t-on encore à ton âge? ricana Glawêne.

Et il aurait envoyé les chiens à ses trousses, si la vieille n'avait cessé ses supplications et porté plus loin ses pas pesants.

Une autre fois, ce fut un petit mendiant, inconnu du village, qui vint implorer sa pitié à la bergerie :

— Mon père est mort, ma mère est malade et il

n'y a plus de pain à la maison pour nourrir mon jeune frère, pria l'enfant.

— File voir au bois si j'y suis, jeta le méchant bourru.

Et, pourtant, le troupeau prospérait. Pas la moindre anicroche. La laine paraissait de plus en plus drue, les brebis de plus en plus fécondes, les moutons de plus en plus gras.

Un jour d'été que le berger paissait ses ouailles dans une vaine pâture de Mousny, il vit s'avancer un homme jeune, dont une grande fatigue alourdissait la marche et voûtait légèrement les épaules. Il était couvert de poussière. Une barbe soyeuse encadrait son visage maigre, des plus régulier, où les yeux reflétaient une douceur infinie.

Jamais Glawêne ne l'avait rencontré. Cependant le voyageur ou le pèlerin — qu'était-ce? — l'aborda par son nom :

— Glawêne, j'ai soif.

— Suce ton doigt.

— Glawêne, j'ai soif, insista l'étranger. A ta gourde, par pitié, laisse-moi humecter mes lèvres.

— Passe ton chemin, fainéant, menaça le berger. Sinon...

Et il appela son chien Picard.

Or la bête, toujours docile, resta sourde à la voix

de son maître. Elle paraissait inquiète. On eût dit que ses yeux se voilaient.

Sans doute Glawêne allait-il renouveler son ordre ou lever sa houlette, lorsque le ciel s'obscurcit et un éclair aveuglant illumina la nue. Les moutons, les brebis et les agneaux poussèrent un bêlement sinistre, les chiens hurlèrent et, d'un coup, tous se pétrifièrent.

Le berger, fou de rage, voulut s'élancer. Ses pieds étaient rivés au sol. Déjà ses membres s'engourdisaient, privés de mouvement.

Une auréole nimbaît le visage de l'étranger.

Alors Glawêne, consterné, reconnut en lui la face du doux Jésus. Il voulut supplier. Ses lèvres étaient scellées.

Quand le Christ disparut, emporté par un nuage lumineux, le berger n'était plus qu'un bloc de quartz blanc.

Du berger et de ses bêtes, il ne resta que des cailloux; ils sont encore là, épars dans la bruyère.



LOUIS BANNEUX

LES FÉES DU HULTAI ET AUTRES LÉGENDES



DESSINS d'Alfred MARTIN

OFFICE DE PUBLICITÉ

Ancien Etabl. J. Lebègue & Cie (5^è C^{ve})

36 Rue Neuve
Bruxelles

LOUIS BANNEUX



Les Fées du Hultai

ET AUTRES LÉGENDES



Dessins d'ALFRED MARTIN



OFFICE DE PUBLICITÉ

ANCIENS ÉTABLISS. J. LEBÈGUE & C^{ie}, ÉDITEURS

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

—
1924

TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
I. — LES FÉES DU HULTAI	7
II. — LE PÈLERINAGE DU SIRE DE ROISEUX ...	21
III. — LA CHÈVRE D'OR ET LES QUATRE BONS COMPAGNONS	33
IV. — LE BON NIC ET LE MÉCHANT LINA.....	43
V. — LA ROCHE PERETTE	55
VI. — LES LOUPS-GAROUS	65
VII. — LA BELLE AUX POUX	79
VIII. — LE MOULIN DES CLAWETTES	89
IX. — LES CAILLOUX DE MOUSNY	101
X. — LA FEMME BLANCHE	113
XI. — LE TROU AUX CLOCHES	125
XII. — SALAIRE DE FÉES	137

